

Rendez-vous avec Mgr Jean-Louis Balsa

Interviewé il y a peu de temps par RCF Nice Côte d'Azur, Mgr Jean-Louis Balsa était revenu sur son parcours personnel qui l'a conduit jusqu'à la prêtrise. Il a également livré ses impressions le jour de l'annonce officielle de sa nomination. Rencontre.

Réaction de Mgr Jean-Louis Balsa après l'annonce officielle de sa nomination

Comment avez-vous accueilli cette nouvelle ?

Mgr Luigi Ventura, le nonce apostolique en France, m'a demandé de venir à sa rencontre à Paris, voici un mois et demi. Il m'annonçait que le pape m'avait nommé évêque de Viviers. J'accueille cette nouvelle avec foi et confiance. Je ne connais pas l'Ardèche et n'ai pas encore mis les pieds à Viviers. Je change aussi de ministère, donc je rentre dans l'inconnu total, mais avec confiance. Depuis, je me renseigne sur ce diocèse. J'ai lu l'homélie de Mgr Blondel prononcée lors de la messe chrimale et il s'adressait directement au nouvel évêque sans savoir encore qui il serait. Il a eu de très belles paroles : quand je verrai le nouvel évêque, je lui dirai que les gens, ici, sont des chercheurs, des passionnés de l'Évangile. Et cela m'a porté tous ces jours-ci. Quand je suis parti à Sénanque pour faire une retraite spirituelle, pour me retrouver devant le Seigneur, tout seul, ce sont ces paroles qui m'ont habité en permanence. J'y vais avec confiance.

Comment envisagez-vous votre nouveau ministère d'évêque ?

Un évêque est un père, un pasteur. Il fait l'unité de l'Église, dans le lien avec les autres évêques, dans le cadre du collège épiscopal, de manière collégiale et uni au pape. C'est d'abord annoncer l'Évangile et permettre qu'il

soit annoncé par les prêtres, ses premiers collaborateurs, et aussi par tous les chrétiens, pour que l'on puisse vivre de l'Évangile de Jésus, là où on est. Être évêque, c'est devenir successeur des apôtres, être fidèle au Christ, que l'Église grandisse et que les hommes et les femmes puissent en être réconciliés.

Et en vous appuyant sur vos trente ans de prêtrise ?

Il y a un proverbe qui dit que l'expérience n'éclaire que le passé. Bien sûr que je vais m'en servir pour l'avenir, mais celui-ci ne sera pas une répétition du passé. Qu'est-ce que j'ai appris finalement ? Que c'est au jour le jour, dans une intensité avec les gens que l'on rencontre, dans la mission que l'on reçoit, que l'on vit l'Évangile et l'Église. Il faut laisser faire le Seigneur, avec des gens nouveaux, dans une situation nouvelle, avec un ministère nouveau qui me permettra, non pas de répéter des recettes apprises, mais de pouvoir inventer. Les années passées m'ont montré que l'Église est vivante et très riche. Quelque soit notre mission, il y a toujours quelque chose de l'Évangile à annoncer. C'est ce que je retiens finalement.

Portrait radiophonique de Mgr Jean-Louis Balsa

Quand et où êtes-vous né ?

Je suis né à Nice, le 17 mars 1957, à la clinique Santa Maria. Mais j'ai toujours habité Antibes. Mon père était commerçant dans le nautisme, ma mère travaillait avec lui. Et j'ai grandi près du port d'Antibes qui, à l'époque, était un petit port. Une enfance assez insouciante.



Pâques 1983, avec Mgr Saint Macary

Comment s'est concrétisée votre relation avec Dieu ?

Le rapport avec Dieu est venu avec la musique et surtout Jean-Sébastien Bach, notamment dans une interprétation jazz de Jacques Loussier. Cette musique est à la fois apaisante et très élaborée. J'ai été frappé à 5-6 ans par le contraste entre la beauté de la musique, son harmonie et en même temps, ce qui commençait à me poser questions, des choses contradictoires autour de moi, chez des amis, ou dès informations que je pouvais voir. À partir de là, j'ai eu le sentiment que cette beauté de la musique n'était pas uniquement artificielle mais qu'elle reflétait quelqu'un qui garantissait une vraie beauté et une vraie harmonie. Je me disais que le chaos du monde que je pouvais voir à cet âge-là, pouvait s'organiser d'une manière aussi belle que la musique.

Pour continuer à écouter Bach, je suis naturellement allé à la cathédrale d'Antibes, à la rencontre du grand orgue. Je me suis mis à suivre les trois messes du dimanche matin pour l'entendre, entre 7 et 12 ans. Grâce à cela, j'ai commencé à percevoir la beauté de la liturgie, de la cathédrale elle-même, de l'architecture. L'harmonie de cette musique qui me donnait ce sentiment de Dieu, je l'ai retrouvée dans l'harmonie du bâtiment et de la liturgie. Tout était cohérent et je me suis mis à prier Dieu chaque soir, tout seul. J'ai eu la chance alors de rencontrer le père Pierre Eple qui m'a donné des cours d'orgue pendant six ans. En échange, il m'a demandé d'accompagner des messes. J'ai commencé à comprendre de l'intérieur ce qu'était une messe et surtout l'enjeu qui s'y jouait. J'avais 14-15 ans. Et si je ne jouais pas de l'orgue, il était très important pour moi de regarder l'hostie. Cela ne m'a jamais intéressé d'être enfant de chœur, par contre, de me situer à un point précis dans la cathédrale et de regarder au moment de l'élévation, le prêtre qui montrait l'hostie. Je ne comprenais pas d'ailleurs que tout le monde baisse la tête à ce moment-là. Et surtout, au moment de la communion ensuite, de pouvoir prendre le temps d'avaler l'hostie, de la laisser fondre, d'avoir l'impression que tous mes membres étaient irradiés par le corps du Christ et ce sentiment que mon corps tout entier était pris dans le mystère du Christ.

À quel moment exprimez-vous l'idée de devenir prêtre ?

En classe de seconde, j'entre en contact avec des amis. Je n'étais d'un milieu ni violent, ni problématique, et j'ai eu cette chance de rencontrer de vrais amis, qui malheureusement par ailleurs sont devenus délinquants. J'ai eu un choc en me disant que moi je découvre la beauté de Dieu, sa bonté, sa vérité, et que par ailleurs, je vois une certaine beauté chez des amis, qui s'obscurcit de plus en plus, au point que certains ont fini par attaquer des

banques, d'autres ont mis des filles sur des trottoirs et la plupart sont morts aujourd'hui. Face à ce tiraillement, à 16 ans, j'ai eu la certitude de devoir devenir moi-même prêtre pour eux. Mais, j'ai vite perçu que tout seul cela n'était pas possible. Il fallait une Église, s'engager soi-même mais pas sans relais.

Il y a eu aussi beaucoup de chemins parallèles, en particulier d'identification. Dans le film « Laurence d'Arabie », j'avais été frappé de voir qu'un homme pouvait engager tout un peuple dans une cause. Ça m'avait bouleversé. J'avais fait le parallèle en me disant que pour réagir contre la puissance du mal que j'expérimentais, l'Église était ce peuple avec lequel on pouvait avancer et éventuellement, comme prêtre, que je pouvais guider. Dans le film « Exodus », ce peuple part vers un idéal après la guerre, il monte dans un bateau et va vers une terre promise. Également, la figure du prêtre dans le film « Jacquou le croquant ».

Je suis alors retourné voir un prêtre, le père Eple et également le père de Montval, qui était mon aumônier scout, pour leur dire : j'ai le sentiment que Dieu m'appelle à devenir prêtre et à le servir.

Aviez-vous déjà l'image du prêtre diocésain ?

Absolument pas ! Pour moi, être prêtre c'était ni être curé ou aumônier, tout ce que je suis devenu. C'était essayer de faire comme Jésus, pour que l'annonce de la Parole puisse transformer les gens et le monde. Le père Eple m'oriente alors vers le service des vocations où étaient les pères Bernardi et Barsi. Après mon baccalauréat, j'ai fait quatre ans de philosophie. C'était aussi la possibilité de s'interroger sans « l'hypothèse Dieu » sur l'existence. La question de Dieu vient à un moment donné en philosophie, mais il n'y a pas d'apriori. En même temps, j'ai vécu en communauté dans ce qu'on appelait le foyer Saint Paul, pour les GFU, à Nice. Car je commençais aussi ma formation biblique et théologique, tout en étant pris au sérieux dans une vocation.

Après ce temps, j'ai fait un an de service militaire dans la Marine à Toulon et ensuite, envoyé par l'évêque, je suis allé à Paris pour cinq ans de séminaire à l'Institut Catholique de Paris, travaillant surtout la théologie. Cette formation m'a fait découvrir tout l'univers que je ne soupçonnais pas de l'Église et des chrétiens. J'ai rencontré beaucoup de monde, fait des stages, découvert des réalités et des gens engagés en Église. C'était une grande ouverture et un émerveillement de voir que l'Église était à ce point vivante.

Vous avez sélectionné un texte qui vous tient à cœur.

Dans mes années de séminaire, j'ai découvert un théologien allemand luthérien, qui était pasteur au moment de l'avènement du



Baptême de Jean-Louis Balsa à Nice le 31 mars 1957.

PHOTO
PAUL HAMERY

nazisme en Allemagne. Dietrich Bonhoffer s'est rapidement engagé contre Hitler dans la résistance, mais il l'a fait au nom de sa foi en Jésus-Christ. Il a eu donc une grande méditation sur ce qu'est l'Église en moment de chaos. C'est un homme qui m'inspire au quotidien et qui a écrit en particulier un livre intitulé « De la vie communautaire » et dont je m'inspire pour mener autant que possible une vie d'Église la plus fidèle possible à Jésus-Christ.

« Dieu n'aime pas la rêverie car elle rend orgueilleux et prétentieux. Celui qui rêve de l'image idéale d'une l'Église, celui-là exige de Dieu, des autres et de lui-même, qu'elle se réalise. Il se présente dans la communauté des chrétiens avec ses exigences, érige une loi qui lui est propre, en fonction de laquelle il juge les frères et Dieu lui-même. Il s'impose avec dureté et comme un reproche vivant pour tous les autres dans le cercle des frères. Il agit comme s'il avait d'abord à créer la communauté chrétienne, comme si son idéal imaginaire devait tisser les liens qui unissent les êtres humains. Ce qui ne va pas selon sa volonté, il le considère comme un échec. Là où son rêve se brise, il voit la communauté s'effondrer. Ainsi, devient-il l'accusateur de ses frères, puis l'accusateur de Dieu, et enfin, l'accusateur désespéré de lui-même.

En fait, c'est parce que Dieu a déjà posé le seul fondement de notre communauté et que depuis longtemps, avant que nous entrions dans la vie de l'Église avec d'autres chrétiens, Dieu nous a relié ensemble dans un seul corps en Jésus-Christ. Et c'est pour cette raison que nous entrons dans la vie de l'Église avec d'autres chrétiens, non pas avec nos exigences, mais avec gratitude et prêt à recevoir. Nous remercions Dieu pour ce qu'il a fait en nous. Nous le remercions de nous donner des frères qui vivent sous son appel, sous son pardon et sous sa promesse. Ne nous plaignons pas de ce que Dieu ne nous donne pas mais nous le remercions de ce qu'il nous donne chaque jour. Et que nous faut-il de plus que des frères qui doivent aller et vivre avec nous, dans le péché et la détresse, sous la bénédiction de sa grâce ?

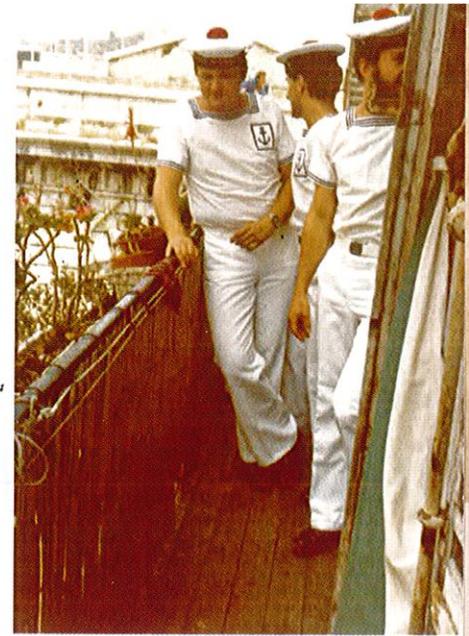
Le don de Dieu, quels que soient les jours, même les plus difficiles et les plus noirs d'une fraternité chrétienne, est-il plus parcimonieux que cette grande réalité insaisissable ? Ce don n'est-il pas encore là où le péché et l'incompréhension pèsent lourd sur la vie communautaire ? Le frère pécheur, aussi, n'est-il pas toujours le frère avec lequel je me tiens solidairement sous la parole du Christ ? Et son péché n'est-il pas pour moi l'occasion de rendre grâce sans cesse pour le fait que nous avons tous deux le droit de vivre sous l'amour et le pardon de Dieu, en Jésus-Christ ?

Lors de la grande déception, par rapport au frère, n'est-elle pas incomparablement salutaire pour moi parce qu'elle m'enseigne profondément à nous deux que, nous ne pouvons jamais vivre de nos propres paroles et nos propres actes mais seulement d'une parole et d'un acte qui nous relie en vérité, à savoir le pardon des péchés en Jésus-Christ. Là où les brumes matinales des idéaux imaginaires se dissolvent, là se lève en pleine clarté le jour de la communauté chrétienne. »

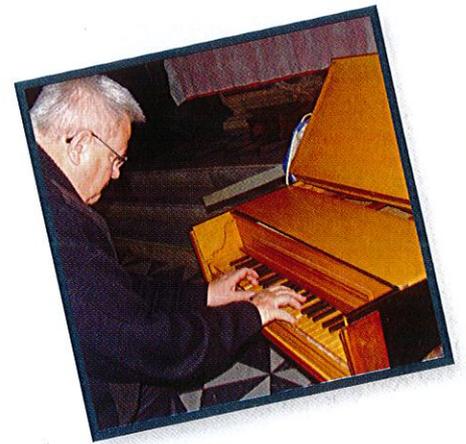
Pour terminer, comment avez-vous accueilli la lettre pastorale de Mgr André Marceau, sur l'Année de l'Appel ?

Quand Mgr Marceau est arrivé en tant qu'évêque de Nice, le séminaire diocésain venait de fermer. La question s'est donc posée de savoir pourquoi si peu de jeunes s'engagent dans le ministère presbytéral pour le diocèse de Nice. C'est pour cela que Mgr Marceau a lancé une Année de l'Appel, pour que l'Église se questionne. La question fondamentale posée par l'évêque est donc de savoir si les communautés locales donnent envie d'être chrétien et a fortiori prêtre. La lettre pastorale a ainsi lancé un examen de conscience, une relecture de vie, pour se demander si premièrement nous avons nous-mêmes répondu à un appel, deuxièmement si l'on est appelant, et troisièmement, ce qu'il faudrait dire à des jeunes pour leur montrer que ça vaut le coup d'être prêtre.

Propos recueillis par Denis Jaubert



Jean-Louis Balsa pendant son service militaire.



Communion solennelle à la cathédrale d'Antibes en mai 1968.